

10^r Auguste, de la part des auteurs.

LE RETOUR 3 AU COMPTOIR,

OU

ÉDUCATION DÉPLACÉE, COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE;

PAR MM. GEORGES DUVAL, JULES ****.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le Théâtre
du Vaudeville, le samedi 14 mai 1808.

PRIX 24 SOUS.

A PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, libraire, éditeur de pièces
de théâtre, galerie et porte du Théâtre-Français,
n.º 1, rue de Richelieu.

~~~~~  
1808.

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M. SIMON, marchand de nouveautés.

M.<sup>me</sup> SIMON, sa femme.

CORINE, leur fille aînée.

TOINETTE, leur fille cadette.

ST. FIRMIN, commis de banquier.

DUVERNOIS, fabricant, de province.

ST. GILLES, petit-maitre.

M.<sup>me</sup> DORLIS, petite-maitresse.

PIROUETTE, maitre de danse.

ROULADE, maitre de chant.

SILHOUETTE, maitre de dessin.

M. LENOBLE.

M.<sup>me</sup> DUCHAUME.

M.<sup>me</sup> DESMARES.

M.<sup>lle</sup> MINETTE.

M. ARMAND.

M. EDOUARD.

M. AUGUSTE.

M.<sup>lle</sup> BETZI.

M. SEVESTÉ.

M. GUÉNÉE.

M. FONTENAI.



---

*La scène est à Paris, dans le magasin de M. Simon,  
rue de Richelieu.*

---

Couplet d'annonce, chanté à la suite d'*Arlequin*  
*Afficheur.*

**ARLEQUIN, au public.**

Messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous  
donner *le Retour au comptoir, ou l'Education dé-*  
*placée.* C'est une demoiselle que nous allons vous  
montrer; une jeune personne qui sait beaucoup  
de choses.

**AIR : du Ballet des Pierrots.**

A tous les arts elle s'applique,  
Danse et dessin lui plaisent fort ;  
Mais les instrumens de musique  
Ne sont pas tous de son ressort.  
Jamais, des sifflets, dans sa classe,  
Elle n'entendit l'aigre son :  
Ah ! ne lui donnez pas, de grâce,  
Ce soir, la première leçon.

# LE RETOUR

AU COMPTOIR,

OU

L'ÉDUCATION DÉPLACÉE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SIMON, *feuilletant son livre de comptes*; MAD. SIMON.

SIMON.

Du 20 septembre, acheté trois cachemires, à 50 louis, 150 louis. Combien nous en reste-t-il?....

MAD. SIMON.

Un....

SIMON.

Nous en avons donc vendu deux?

MAD. SIMON.

Non; j'en prends un pour ma fille, et un pour moi. C'est de rigueur pour l'hiver.

SIMON.

Soit...; mais cela n'en produit pas moins un déficit de 2400 liv. dans ma caisse.

MAD. SIMON.

Je vous conseille de vous fâcher.

SIMON.

Je ne dis pas que je me fâche; mais je vous ferai observer, puisque l'occasion s'en présente, que vous m'avez fait quitter le quartier d'Enfer, où je

vivais fort tranquille, pour venir habiter la rue de Richelieu, où la cherté du loyer me ruine.

MAD. SIMON.

Dépense de première nécessité.

SIMON.

Vous m'avez fait vendre tout notre mobilier, pour faire les fonds de notre entreprise.

MAD. SIMON.

Opération indispensable. N'allez-vous pas regretter votre mobilier ? il était du tems du roi Dagobert.

AIR : du vaudeville d'*Alcibiade*.

Dans le commerce de mercier,  
 Du sort éprouvant les caprices,  
 Nous avons changé de quartier  
 Pour augmenter nos bénéfices ;  
 Et, pour être partout cités,  
 Nous présentons, à nos pratiques,  
 Un magasin de nouveautés,  
 Tirées de nos meubles antiques.

SIMON.

Il ne m'en est resté que votre portrait et le mien, madame Simon ; mais de vingt mille francs, que cette vente m'a rapporté, vous m'avez fait employer 12,800 liv. pour le décor de notre magasin.

MAD. SIMON.

Cela vous a procuré l'avantage, M. Simon, d'être compris dans la collection de l'extérieur des plus belles boutiques de Paris, n.º 31, et de figurer rue du Coq, chez Martinet.

SIMON.

Je figure rue du Coq, à la bonne heure, mais....

MAD. SIMON.

Ne voyez-vous pas la vogue que cela nous procure ?

SIMON.

Je le sais.

AIR: *des Dettes.*

Nous avons bien assez vendu ;  
Mais par malheur tout nous est dû,  
C'est ce qui me désole. *bis.*

MAD. SIMON.

Chez nous, en donnant à crédit,  
Nous sommes sûrs d'un grand débit,  
C'est ce qui me console. *bis.*

SIMON.

Vous n'êtes pas difficile en consolations, madame Simon.... ; et ces 2000 livres que nous venons de payer pour une année de l'éducation de notre fille Louison ?

MAD. SIMON.

Corine, donc, M. Simon. C'était encore là une dépense de première nécessité. Fallait-il qu'elle fut élevée comme notre seconde fille Toinette, qui ne sait que lire, écrire, coudre et calculer ?

SIMON.

Je ne dis pas....

MAD. SIMON.

Si vous connaissiez les talens de toute espèce que votre fille possède à présent !

SIMON.

Je conviens que les talens....

MAD. SIMON.

AIR : *Il faut que l'on file, file, file.*

Vous n'êtes pas, je le pense,  
De ces frondeurs étourdis,  
Qui, du chant et de la danse  
Se déclarant ennemis,  
Disent qu'il est inutile  
D'avoir talent et maintien,  
De briller dans l'entretien,  
Pourvu que l'on cose et file,  
File,

Que l'on cose, et file bien.

SIMON.

Non, sans doute, madame Simon, je ne suis pas

de ces frondeurs dont vous parlez, et je ne trouve point à redire qu'un homme riche donne à sa demoiselle une éducation analogue à sa fortune. Mais tout est relatif, madame Simon, tout est relatif; et la fille d'un marchand de nouveautés ne doit pas être élevée comme celle d'un ambassadeur.

AIR : *De la 5.<sup>e</sup> édition.*

- » *Qui trop embrasse mal étreint,*
- » *Dit un vieux proverbe fort sage;*
- » *A sa place, heureux qui se tient,*
- » *Sans craindre qu'on l'en déménage!*
- » *En sortir, je le soutiendrai,*
- » *C'est quitter l'arbre pour l'écorce.*

et puis d'ailleurs, madame Simon....

- » *Qui n'y reste pas, de bon gré,*
- » *Bien souvent, y rentre par force.*

MAD. SIMON.

C'est ce qu'il faudra voir.

SIMON.

Mais, enfin, quelle est votre espérance dans tout ceci, madame Simon?

MAD, SIMON.

Comment, quelle est mon espérance? Ne voyez-vous pas que les talens de Corine ne peuvent manquer d'attirer une foule de prétendants à sa main?... Sans parler des autres, M. St. Firmin, ce jeune commis de banquier....

SIMON.

Et la parole que j'ai engagée à M. Duvernois?...

MAD. SIMON.

Ce petit fabricant de Château-Chinon, qui nous fournissait autrefois en merceries?

SIMON.

C'est un homme fort à son aise, et auquel il n'y a rien à reprocher, si ce n'est que nous lui devons deux mille écus....

## A U C O M P T O I R .

MAD. SIMON.

Et vous croyez que je consentirai ?...

SIMON.

Il le faudra bien , madame ; toutes vos dépenses superflues , de première nécessité , ont dérangé mes affaires ; notre commerce ne va point , ou va mal... nous ne gagnons rien à la loterie ; et , si je ne reçois pas les paiemens que l'on doit me faire aujourd'hui , demain je serai obligé de fermer boutique : voilà pourtant , madame Simon , où vous m'aurez réduit par vos dépenses folles.

MAD. SIMON.

AIR : *Je brûle de voir ce château.*

Quand je sais me priver de tout ,  
Ce reproche m'offense.

SIMON.

Vous me poussez enfin à bout ,  
Par votre extravagance.

MAD. SIMON.

Vous êtes avare à l'excès.

SIMON.

Vous prodiguez l'or sans regrets.

ENSEMBLE.

Mais il faut changer désormais ;  
Il faut changer , ou je vous jure ,  
Je ne garde plus de mesure.

---

## SCENE II.

M. et MAD. SIMON , ST. FIRMIN.

MAD. SIMON.

Hé ! c'est M. St. Firmin !

ST. FIRMIN.

AIR : *De la walse.*

En ces lieux , où règnent sans cesse ,  
Le bon ton et la politesse ,

De son allégresse,  
L'amitié s'empresse  
De vous offrir le tribut.  
Votre fille fait votre gloire ;  
Plus d'une victoire,  
Digne de mémoire,  
Marqua son début ;  
Hier, son mérite,  
Que partout on cite,  
Atteignit le but.

A Cythère, ainsi qu'au Parnasse,  
Elle aura la première place ;  
En savoir, en grâce,  
Oui, Corine efface  
Tout ce qui jamais parut.

SIMON.

Je ne dis pas....

MAD. SIMON.

C'est ce matin, monsieur, qu'elle quitte sa pension.

ST. FIRMIN.

Il est tems en effet de la produire dans le monde, et je la présenterai moi-même dans les plus brillantes réunions ; avec sa mère, s'entend.... les mœurs avant tout.

MAD. SIMON.

Ah ! M. St. Firmin !

ST. FIRMIN.

Oui, madame, je veux que, sous trois mois, tout Paris ne soit occupé que de madame et mademoiselle Simon.

SIMON.

Je ne dis pas que cela ne soit très-flatteur ; mais j'ai toujours entendu assurer que tant de célébrité n'était pas le lot d'une jeune personne bien élevée.

ST. FIRMIN.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Sur ce point là, sans contredit,  
Votre erreur me paraît étrange ;



A quoi bon les talens, l'esprit,  
S'ils n'attirent pas la louange ?  
Malgré les pères, les maris,  
La célébrité sied aux belles ;  
Et voilà pourquoi, dans Paris,  
Tant de femmes font parler d'elles.

MAD. SIMON.

Oui, monsieur, je vous en prie, faites parler de ma fille.

ST. FIRMIN.

Soyez tranquille, madame, on en parlera.

MAD. SIMON.

AIR : d'Azémia.

Ah ! que je sens d'impatience  
De la revoir  
Dans ce comptoir !  
Pour y jouir de sa présence,  
Chez nous, les chalands vont pleuvoir.  
On aime sa tournure,  
On vante sa figure ;  
A son esprit  
On applaudit.....  
Aux uns, elle parle musique,  
Aux autres d'un ballet nouveau,  
Ou bien d'un tableau,  
Ou bien d'un rondeau,  
Raisonne sur tout, } *bis.*  
Toujours avec goût, }  
Parlant,  
Chantant,  
Dansant,

( *Dialogue.* ) Chacun sera émerveillé ; on viendra en foule se fournir à notre magasin, pour admirer de plus près ce prodige, et tout le monde, en sortant, dira de Corine....

Unique, ( *bis.* )  
Vraiment  
C'est étonnant. ( *ter.* )

Je cours promptement la chercher.

( *Elle sort.* )

## SCÈNE III.

SIMON, ST. FIRMIN.

ST. FIRMIN, *à part.*

Tâchons de gagner l'esprit du père.

SIMON, *à part.*

Essayons de le disposer.

ST. FIRMIN.

*(Haut.)* Savez-vous, monsieur, que vous êtes bien heureux d'avoir une fille comme la vôtre ?

SIMON.

Il est certain, monsieur, qu'elle doit me faire honneur, car elle me coûte cher.

ST. FIRMIN.

Comment ?....

SIMON.

Pour son éducation. Heureusement elle a beaucoup profité, à ce que dit madame Simon.

ST. FIRMIN.

Madame Simon dit vrai ; aussi demandait-on de tous côtés hier, à la distribution des prix : quelle est cette jeune personne qui se présente avec tant de grâce, et qui répond si bien sur tout ? — C'est mademoiselle Corine Simon, la fille du propriétaire de ce beau magasin de nouveautés de la rue de Richelieu.

SIMON.

Comment donc, on me citait ?

ST. FIRMIN.

Oui, monsieur, on vous citait.

SIMON.

Ah ! mon dieu !...

ST. FIRMIN.

Qu'il sera heureux celui que vous daignerez choisir pour gendre !

SIMON.

Mais, je fais une réflexion... Vous, M. St. Firmin, vous allez vous établir ?

ST. FIRMIN.

Incessamment....

SIMON.

Et vous avez déjà pensé, sans doute, qu'une femme à la tête de votre maison ?...

ST. FIRMIN.

Ah ! monsieur, il en est une !...

SIMON.

Eh bien !....

ST. FIRMIN.

AIR : *d'Ambroise.*

Corine est vraiment un prodige.

SIMON,

Son éducation l'exige.

ST. FIRMIN.

En elle, mille dons heureux  
Touchent le cœur, charment les yeux.

SIMON.

Vraiment, on ne peut trouver mieux.

ST. FIRMIN.

Heureux qui, préféré par elle,  
Pourra, sous les lois de l'hymen,  
Lui jurer ardeur éternelle !

SIMON, *à part.*

Oh ! je le tien !

ST. FIRMIN, *à part.*

Oh ! je le tien !

ENSEMBLE.

A mes vœux son cœur est fidèle ;  
Oh ! je le tien, oui, je le tien !

ST. FIRMIN, (*après le duo.*)

Ainsi, M. Simon....

(*On entend chanter dans la coulisse*)

SIMON.

Hé ! mais, je crois reconnaître la voix de Duvernois.....

ST. FIRMIN.

Duvernois ? qu'est-ce que c'est que ça ?

## SCENE IV.

SIMON, ST. FIRMIN, DUVERNOIS.

SIMON.

Comment, vous à Paris, mon ami ?

DUVERNOIS.

Oui, mon cher Simon, et ce n'a pas été sans peine que je suis parvenu à vous trouver. J'arrive rue d'Enfer, on me dit que vous avez déménagé ; on m'indique votre nouvelle demeure.

AIR : *Mes chers amis.*

Après avoir traversé tout Paris,  
 Fatigué d'un si long voyage,  
 Au beau milieu du tumulte et des cris,  
 Chez vous, j'arrive tout en nage ;  
 Mais, au bruit sans égal,  
 Au tapage infernal,  
 Qu'à votre porte on entend à toute heure,  
 Je crois que vous avez, mon cher,  
 Dans un second quartier d'enfer,  
 Encor fixé votre demeure.

SIMON.

Je ne dis pas....

ST. FIRMIN, *bas à Simon.*

Quel est donc cet homme ?

SIMON.

Vous saurez cela.

DUVERNOIS.

Si j'en juge par ce changement de quartier, vos affaires ont prospéré ; j'en suis charmé, d'abord pour vous, ensuite pour moi, puis enfin pour mon mariage.

ST. FIRMIN.

Qu'est-ce à dire, son mariage?... ce serait là un rival ?....

SIMON.

Comment, vous songez encore ?....

DUVERNOIS.

A tout, mon cher. Voyant que depuis six mois je n'entendais plus parler de vous, ni du petit compte que nous avons à régler ensemble, voilà, me suis-je dit, Simon qui se lance ; il oublie la dette et le créancier, son ancien fournisseur de merceries, et son gendre futur ; il faut que j'aille le faire souvenir de tout cela : je m'embarque sur un train de bois, et me voici.

ST. FIRMIN, à Simon.

Quoi, monsieur, vous auriez promis à cet homme ?....

SIMON.

Rien du tout, monsieur, rien du tout. (à Duvernois). Mon ami, je ne dis pas que je n'aye beaucoup de plaisir à vous revoir, mais....

DUVERNOIS.

Quoi, mais ?....

SIMON.

Tout est bien changé ici, mon ami.

DUVERNOIS.

Tant pis ; pour moi, je suis toujours resté Christophe Duvernois, honnête homme, et bon vivant.

AIR : *Des bonnes gens.*

Je n'ai point pour système  
De changer quand je suis bien ;  
Rester toujours de même,  
D'être heureux c'est le moyen.  
Je veux garder, de mes pères,  
Et les mœurs et les penchans ;  
Pour moi, les bonnes manières  
Sont celles des bonnes gens.

ST. FIRMIN.

Préjugé!

SIMON.

Mon ami, je ne pense pas, maintenant, que ma fille vous convienne.

DUVERNOIS.

Et pourquoi donc ?....

SIMON.

Vous ne la reconnaîtrez pas.

DUVERNOIS.

Je le crois bien ; la dernière fois que je suis venu à Paris, ce n'était encore qu'un enfant.

SIMON.

Ce n'est plus ça, mon ami ; ma fille aujourd'hui est musicienne.

DUVERNOIS.

Tant mieux ; j'aime la musique.

SIMON.

Et puis, c'est qu'elle danse....

DUVERNOIS.

AIR : *Du Bouffe.*

Tant mieux aussi, car, moi, je danse,  
 Autant et mieux qu'homme de France ;  
 Et je vous dirai, sans façon,  
 Que j'ai là-bas quelque renom.  
 Au bal l'on m'a donné la pomme,  
 Et dans la ville, on me surnomme  
 Le Zephyr de Château-Chinon. (bis.)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TOINETTE.

TOINETTE.

Bon jour, mon père.... votre servante, messieurs.

SIMON.

Tu parais bien tard aujourd'hui, mon enfant.

TOINETTE.

AIR : *Jeunes amans.*

Afin d'employer bien le tems,  
Dès le point du jour, à l'ouvrage,  
J'ai consacré tous mes instans  
A remplir mes devoirs d'usage.  
Pourtant, j'ai trouvé quelqu'ennui  
Dans cette tâche si légère ;  
Je n'ai pas encore aujourd'hui  
Reçu le baiser de mon père.

SIMON.

Bien, ma fille.

DUVERNOIS.

La jolie petite mine ! ( à Simon ) Et pourquoi  
me disiez vous que je ne la reconnaîtrais pas ?

AIR : *Contre les chagrins de la vie.*

Elle a toujours cet air affable,  
Heureux symbole d'un bon cœur ;  
Tout, dans son maintien, est aimable ;  
Dans ses yeux, se peint la douceur ;  
J'aime cette grace enfantine,  
Qui sied si bien à la candeur.

SIMON.

Mon cher, ce n'est pas là Corine ;  
Pour elle, vous prenez sa sœur.

DUVERNOIS.

Qu'appellez-vous Corine ?

SIMON.

Louison.... elle a pris le nom de Corine comme  
plus analogue à sa nouvelle éducation, et celle  
que vous voyez ici, est la petite Toinette, sa sœur,  
qui à l'époque de votre voyage, n'était pas encore  
à la maison.

ST. FIRMIN.

Oui, monsieur, voilà tout le mystère.

DUVERNOIS.

Ah ! c'est différent ; je ne sais pas comment est  
votre Corine ; mais elle ne peut que perdre à ne  
pas ressembler à sa sœur.

## LE RETOUR

TOINETTE, *à part.*

Il a l'air bien honnête ce monsieur là (*Haut.*)  
Oh! monsieur, vous n'y songez pas....

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Mille talens sont, de ma sœur,  
L'heureux et brillant apanage;  
Pour moi, je trouve le bonheur  
A me livrer, avec ardeur,  
Aux humbles travaux du ménage;  
Mon père veut, avec raison,  
Qu'aujourd'hui, par mon ministère,  
Tout se fasse dans la maison;  
Mais c'est tout (*bis*) ce que je sais faire.

DUVERNOIS.

Mais, mademoiselle, c'est bien assez comme ça....

SIMON.

Quest-ce que j'entends ?....

TOINETTE.

C'est Corine que ramène maman.

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MAD. SIMON, CORINE, SILHOUETTE,  
PIROUETTE, ROULADE, PLUSIEURS PORTE-FAIX.

AIR : *Ah! quel scandale abominable.*

CORINE, *en entrant, (aux porte-faix qui sont au fond du théâtre).*

Ouvrez la porte à deux battans,  
Pour faire entrer mes instrumens.

MAD. SIMON, ET LES TROIS MAÎTRES.

Ouvrez la porte à deux battans,  
Pour faire entrer ses instrumens.

LES PORTE-FAIX.

Ouvrons la porte, etc.

CORINE.

Là mon piano.

MAD. SIMON, LES MAÎTRES.

Les imprudens!

CORINE.

Ma harpe ici.

MAD.



# AU COMPTOIR.

17

MAD. SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Les indolens !

CORINE, ST. FIRMIN, MAD. SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Ah ! mon dieu, que vous êtes lents !  
Les sottés gens ! les négligens !

Ils vont briser } mes } instrumens.  
                          } ses }

LES PORTE-FAIX.

Pent-on ainsi presser les gens !  
Donnez le tems.... donnez le tems.  
Oh ! que vous êtes exigeans !

SIMON, à Duvernois ( sur le devant de la scène. )

N'est-il pas vrai qu'elle est fort embellie ?

DUVERNOIS.

Mais, plus que douce, elle paraît jolie.

MAD. SIMON, ET CORINE, à part.

C'est Duvernois !

Que cherche ici ce villageois ?

CORINE, aux porte-faix.

Mes crayons ?

UN PORTE-FAIX.

Les voilà.

CORINE.

Mes cartons ?

LES PORTE-FAIX.

Ils sont là.

CORINE, ( reprise du motif. )

Ils ont brisé mes crayons blancs,  
Et mis en pièce mes romans !

ST. FIRMIN, SIMON, LES TROIS MAÎTRES.

Les mal adroits ! les négligens !  
Les indolens ! les sottés gens !

LES PORTE-FAIX.

Pent-on ainsi traiter les gens !  
Ah ! que vous êtes exigeans !

M. SIMON, allant présenter Duvernois.

Madame Simon, voici....

## LE RETOUR

## PIROUETTE.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Pour vous, le second prix de danse,  
Ne fut  
Qu'un bien faible tribut.

## ROULADE.

Le troisième prix de romance,  
Au lieu du premier, vous échut.

## SILHOUETTE.

Par une injuste préférence,  
Dont je rougis, en conscience,  
Du dessin, à mon grand dépit,  
Vous n'obtintes que l'accessit.

## ENSEMBLE.

Mais, nous le jurons tous les trois,  
Vous auriez eu, par notre choix,  
Tous les premiers prix à la fois.

(L'orchestre joue : *Va-t-en voir s'ils viennent Jean.*)

SIMON, *voulant encore présenter Duvernois.*

Permettez, madame Simon.

MAD. SIMON, *aux trois maitres.*

Ainsi donc, messieurs, vous dites que ma fille...

## PIROUETTE.

Ah! madame, elle danse comme Terpsichore!

## ROULADE.

Elle chante comme Euterpe!

## SILHOUETTE.

Elle dessine comme Rosalba!.... et je n'en veux  
pour preuve que la pièce qu'elle a mise au concours.

## SIMON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

## SILHOUETTE.

Un dessin d'après Raphaël.

## SIMON.

Et pourquoi ne dessine-t-elle pas d'après nature?

## CORINE.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Au sein de la divinité,  
Chaque jour puisant son modèle,

De la véritable beauté,  
Ce grand homme est peintre fidèle;  
Son pinceau, toujours naturel,  
Sait animer chaque figure;  
Dessiner d'après Raphaël,  
C'est dessiner d'après nature.

PIROUETTE, à *Roulaée*.

A nous à nous faire valoir (à *Corine*.) Si mademoiselle voulait répéter ici cette walse mêlée de chant, qu'elle a exécutée hier dans mon ballet?...

ST. FIRMIN.

Allons, mademoiselle, rendez-vous à nos vœux.

CORINE.

Mais je ne sais si je suis en voix aujourd'hui, et puis....

ROULADE ET PIRQUETTE.

Je vous réponds de vous.

CORINE.

Allons donc.

AIR : *Du médecin turc.*

C'est par la danse et la musique  
Que l'on arrive au vrai bonheur.

Ta la la la (elle danse).

Leur charme puissant et magique  
Enchante les sens, et captive le cœur. bis.

Ta la la la, etc.

M. ET MAD. SIMON, ST. FIRMIN, ET LES TROIS MAÎTRES.

ENSEMBLE.

Oh ! c'est charmant !

Comme elle chante élégamment !

Comme elle danse sàvamment !

DUVERNOIS, à part.

Oui, c'est charmant !

Mais, dans la danse, dans le chant,

Elle a, pour moi, trop de talent.

CORINE.

D'Euterpe la lyre sonore

Vous appelle, jeux et plaisirs.

Sur les traces de Terpsichoré,

Venez, volez, légers zéphyr. bis.

Ta, la, la, la, etc. (elle danse.)

## LE RETOUR

M. et MAD. SIMON, etc.

Oh! c'est charmant!  
Comme elle chante élégamment!  
Comme elle danse savamment!

DUVERNOIS.

Oui, c'est charmant, etc.

CORINE, après avoir chanté.

Ah! je n'en puis plus.... Toinette, mon schall....

ST. FIRMINE.

Divin! ravissant! délicieux!

ROULADE.

Comme son chant est ponctué!

PIROUETTE.

Comme sa danse est phrasée!

SIMBOLETTE.

Comme ses pas sont dessinés!

SIMON à Duvernois.

Allons, mon ami, faites donc aussi votre compliment.

DUVERNOIS.

Ma foi, je ne sais que dire à tout ça, moi.

SIMON.

Ni moi non plus, mais tites toujours....

DUVERNOIS à Corine.

AIR : *Du droit du Seigneur.*

Après une longue absence,  
Qui me causa trop d'ennuis,  
Guidé par l'impatience,  
Je reviens en ce pays.  
Je vous retrouve plus charmante ;...  
Pour vous ma flamme s'en augmente :  
Ah ! daignez, par un mot flatteur....

CORINE, d'un ton sec.

Monsieur, je suis votre servante.

DUVERNOIS, en se retirant.

Je suis bien votre serviteur.

(*A part.*) Voilà un futur joliment reçu!

# A U C O M P T O I R .

242

SIMON, *aux trois maîtres.*

Messieurs, je vous remercie des bons soins que vous avez donnés à ma fille ; si vous voulez repasser tantôt, et me rapporter vos cachets, je vous compteraï votre argent.

LES TROIS MAÎTRES.

AIR : *du vaudeville de Gilles en dixil.*

De chant, de danse, de peinture,  
Chacun des trois maîtres présent,  
Tantôt sans faute, je vous jure,  
Reviendra chercher son argent.

ST. FIRMIN.

Comme il est naturel, je pense,  
Qu'un moment on vous laisse en paix,  
Profitant de la circonstance,  
A la bourse, moi, je m'en vais.

( *Il sort.* )

LES TROIS MAÎTRES.

De chant, de danse, etc.

DUVERNOIS.

Moi-même je pourrais déplaire,  
Si je ne parlais pas aussi :  
Je vais donc finir quelque affaire,  
Et je reviens dîner ici.

( *Il sort.* )

SIMON, *aux trois maîtres qui sont restés.*

Ainsi, messieurs, voilà qui est dit.

ROCHARD.

Nous nous en souvenons.

*Reprise de l'air.*

De chant, de danse, de peinture,  
Chacun des trois maîtres présent,  
Tantôt sans faute, je vous jure,  
Reviendra chercher son argent.

( *Ils sortent.* )

## SCÈNE VII.

M. et MAD. SIMON, CORINE.

SIMON.

Eh bien ! Corine , te voilà donc de retour dans la maison paternelle ?

CORINE.

Oui , mon père.

MAD. SIMON.

Cela te fait grand plaisir , n'est-ce pas ?

CORINE.

Hélas ! oui , ma mère.

SIMON.

Cela se voit de reste.... mais écoute ....

AIR : *Qu'on soit jaloux. (du Secret.)*

Sans regarder à la dépense ,  
 Pour ennoblir mon magasin ,  
 Je t'ai donné maître de danse ,  
 Maître de chant et de dessin :  
 Tu crois n'ignorer rien , peut-être ;  
 Pourtant il te manque , aujourd'hui ,  
 Pour tout savoir , encore un maître ,  
 Et ce maître , c'est un mari.

CORINE.

Comment l'entendez-vous , mon père ? un maître , ... un mari ? si je me marie , ce n'est point pour être maîtrisée.

MAD. SIMON.

Ma fille a raison.

SIMON.

Je ne dis pas.... bien au contraire.... ; mais je voulais seulement dire par là.... bref , il faut que tu prennes un époux. J'avais d'abord songé à Duvernois ; nous nous étions à peu près engagés....

CORINE.

AIR : *du vaudeville de Florian.*

Monsieur Duvernois est charmant ;  
 Mais je crois que sa rhétorique  
 Se borne à parler savamment  
 Des procédés de sa fabrique ;  
 L'éducation fait le rang,  
 Et, n'en déplaît à sa fortune,  
 Pour moi, ce petit fabricant  
 Est d'une étoffe trop commune.

MAD. SIMON.

Un sot manufacturier, qui ne connaît que son commerce.

SIMON.

C'est juste.

CORINE.

Et qui, je gage, ne fait pas une facture, sans faute d'orthographe.

SIMON.

Je ne dis pas.... mais ce n'est pas le seul qui se présente ; M. Frelaté ; marchand de vin, M. Dutoit, maître couvreur....

CORINE.

M. Frelaté ! M. Dutoit ! y songez-vous, mon père ?

AIR : *L'artiste à pied voyage.*

On m'offre en mariage  
 Marchand de vin, couvreur.  
 De gens de cet étage,  
 Le choix est très-flatteur.  
 Mais, est-ce donc la peine  
 Que, pour me marier,  
 Ainsi, l'on me promène  
 De la cave au grenier ?

MAD. SIMON.

Une fille élevée comme la nôtre, n'est pas faite pour être sacrifiée de la sorte. Ne vous mêlez pas de la marier, car vous n'y entendez rien.

SIMON.

Mais, enfin, qui épousera-t-elle ?

MAD. SIMON.

Un homme fait pour apprécier tout ce qu'elle vaut..... M. St. Firmin.

SIMON.

M. St. Firmin.... à la bonne heure!

CORINE.

En effet, mon père, notre esprit, nos goûts, tout nous rapproche; nous sommes faits l'un pour l'autre.

SIMON.

Je ne dis pas.... au surplus, voilà Toinette qui revient au comptoir. Nous t'y laissons avec elle, afin qu'elle te mette au courant actuel de la maison.

CORINE.

Au comptoir?... vous n'y pensez pas : quelle figure voulez-vous que j'y fasse?

SIMON.

La figure que tu voudras : en attendant, je sors, pour tâcher de faire quelques recouvrements, dont j'ai le plus pressant besoin. Et vous, madame Simon, faites en autant de votre côté.... Au revoir, mes enfans.

## SCÈNE VIII.

CORINE et TOINETTE.

TOINETTE.

Eh bien ! Corine, pourquoi ne viens-tu pas reprendre ta place auprès de moi ?

CORINE.

AIR du médecin turc : *les plaisirs volaient sur mes traces.*

Les tems sont bien changés, Toinette ;

Ce qui, pour moi, dans la maison,

Autrefois était une dette,

N'est aujourd'hui plus de saison ;



Mon éducation , ma chère ,  
Ici me donne certains droits ;  
Je ne suis plus faite pour faire  
Ce que je faisais autrefois.

TOINETTE.

C'est donc à dire que moi seule ?...

CORINE.

Oh ! toi , c'est bien différent !...

TOINETTE.

Il est vrai , mais cependant....

Air : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Le dessin et la musique ,  
La danse et la rhétorique ,  
Pour les gens riches , ma sœur ,  
Ces talens sont de rigueur ;  
Mais notre état subalterne  
Dispense de savoir ça.

CORINE.

L'éducation moderne  
N' connaît pas ces distanc' là.

TOINETTE.

*Même air :*

Mais , soit dit sans te déplaire ,  
Jusqu'ici j'ai cru , ma chère ,  
Qu'il n'en faut pas tant savoir ,  
Pour s'asseoir dans un comptoir.  
Le bon sens qui me gouverne ,  
Vois-tu , m'a seul appris ça.

CORINE.

L'éducation moderne  
N'apprend pas ces choses là.

TOINETTE.

Je m'aperçois même qu'elle les fait oublier.

CORINE.

Comme je commence déjà à m'ennuyer ici ! que  
vais-je faire ?... dessiner.... mettons cette tête au  
trait. (*Elle dispose tout pour dessiner.*)

TOINETTE.

Sais-tu que nos bonnes amies vont avoir bien de plaisir à te revoir ?

CORINE.

Nos bonnes amies ! de qui veux-tu parler ?

TOINETTE.

Mais de Rose , Justine , Suzette , Sophie....

CORINE.

Des filles d'artisans ! de petits bourgeois !.... Je crois que mes camarades de la pension riraient bien , si elles me rencontraient en pareille société.

TOINETTE.

Ce sont donc des demoiselles de bien haute importance , que tes camarades ?

CORINE.

Je le crois , des filles de notaires , de banquiers...

TOINETTE.

Diantre !

DUO de Doche.

CORINE.

Comme le jour est faux ici !

TOINETTE.

Cela ne va pas bien ainsi ?

CORINE.

Finissons : le dessin m'ennuie.

TOINETTE.

Eh quoi ! te rebuter sitôt ?

CORINE.

Sur la harpe , essayons plutôt  
Cette sonate si jolie.

TOINETTE, à part.

Elle sera bientôt finie,

CORINE, préludant sur la harpe.

Mais , c'est trop bas !... mais c'est trop haut!...

Ah ! mon dieu ! quelle discordance !....

TOINETTE.

Faut du savoir , pas trop n'en faut ,  
L'excès en tout est un défaut.

A U' C O M P T O I R.

CORINE.

Ah ! je vais perdre patience !

TOINETTE.

ENSEMBLE.

Faut du savoir, pas trop n'en faut,  
L'excès en tout est un défaut.

CORINE.

Toujours ou trop bas, ou trop haut ;  
Jamais juste le ton qu'il faut.

CORINE.

Laissons cela.

TOINETTE.

Quelle inconstance !

CORINE.

Que faire ?...

TOINETTE.

Est moins embarrassé  
Qui n'a pas autant de science.

CORINE.

Sur le piano faisons l'essai  
De cette nouvelle romance.

TOINETTE.

Ecoutons un peu la romance.

CORINE, *chantant.*

*Je suis encor dans mon printemps,  
Abandonnée et sans défense....*

TOINETTE.

C'est là ta nouvelle romance ?  
Hé ! mais, elle a plus de cinq ans....

CORINE.

ENSEMBLE.

Silence, Toinette, silence !  
A peine, avec toi, je m'entends.

TOINETTE.

Tes airs nouveaux, en conscience,  
Corine, sont du bon vieux tems.

CORINE, *après le duo.*

Une autre.... je n'aime pas celle là.

TOINETTE.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Vraiment, le trait est unique,  
Et le passe-tems comique ;

Ici, ma chère sœur,  
 Va, pour mettre les arts en honneur,  
 Transformer notre boutique  
 En un salon de musique.

Ah ! Corine ; voilà des personnes qui viennent pour acheter.

CORINE.

Eh bien ! réponds leur... cela ne me regarde pas... j'étudie.

## SCÈNE IX.

CORINE, *au piano* ; TOINETTE, *au comptoir* ; MAD. DORLIS,  
 ST. GILLES.

ST. GILLES, *parlant à un jockey en dehors.*

John, laisse mon boguey, et vas m'attendre avec mes deux chevaux à la porte Maillot. (*En entrant, à madame Dorlis.*) Je veux, madame, que vous essayiez ma petite jument anglaise... vous verrez ce que c'est... un feu !... une vigueur !... une légèreté !...

MAD. DORLIS, *en entrant* ; St. Gilles lui donne la main.

Ah ! Dieu !... je n'en puis plus ! que ce Paris est fatigant !

ST. GILLES.

Eh bien ! madame, voilà un siège, remettez-vous. (*Madame Dorlis s'assied.*) — Ah ça, que voulez-vous acheter ?

MAD. DORLIS.

Mais je ne sais trop.

ST. GILLES.

Il faut vous décider. (*à Corine.*) Mademoiselle, voulez-vous bien faire voir à madame ce qu'il y a de mieux dans ce magasin ? (*Corine prélude.*) Ah ! ah ! un piano dans une boutique ! cela est burlesque....

CORINE, *chantant gauchement.*  
*Jadis, au sortir de l'enfance....*

ST. GILLES.

Vous n'y êtes pas.

CORINE.

Quatorze ans, au plus, je comptois.

ST. GILLES.

En mesure donc... en mesure !

( *Il enlève le papier de musique* ).

CORINE, *se retournant.*

Mais, monsieur?... Que vois-je ? c'est toi, ma  
 chère Malvina ?

ST. GILLES.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MAD. DORLIS.

( *A part.* ) Corine !... ( *d'un air contrainct.* ) Ma-  
 demoiselle, je ne sais...

CORINE.

Quoi ! tu ne reconnais pas Corine ?

ST. GILLES.

Qu'est-ce que ça veut donc dire ?

MAD. DORLIS.

Je ne me rappelle pas....

TOINETTE.

Le charmant accueil !

CORINE.

Quoi ! tu reçois avec froideur celle qui, en pen-  
 sion, était ta meilleur amie ?

ST. GILLES.

Ah ! je vois....

MAD. DORLIS.

En effet... je crois me remettre....

CORINE.

Mais je n'en reviens pas ? d'où naît donc un  
 pareil changement ?

## LE RETOUR

ST. GILLES.

AIR : *Du lendemain.*

Que voulez-vous qu'on réponde  
 A de telles questions ?  
 Croyez-vous donc que le monde  
 Ressemble à vos pensions ?  
 On prend là , pour son amie ,  
 Celle qu'on a sous la main ,  
 Et, dans le monde , on l'oublie  
 Le lendemain.

CORINE, *piquée.*

Je m'en aperçois.... Pardonnez , madame , mon  
 inconséquence ; il est des choses que l'on peut  
 ignorer ; mais que l'on ne court pas risque d'ou-  
 blier une fois qu'on les a apprises.

ST. GILLES.

AIR : *De finale du deuxième acte d'Aucassin.*

La petite est singulière.

MAD. DORLIS.

Elle est un peu familière.

ST. GILLES.

Ses petits airs sans façon  
 Méritaient une leçon.

CORINE, *à elle-même.*

Méconnaître son amie !

C'est vraiment une infamie !

TOINETTE, *à part.*

Je crois que ma chère sœur  
 Sent l'abus de la grandeur.

ST. GILLES, *à madame Dorlis.*

Nous pouvons partir , madame ,  
 Puisque vous n'achetez rien.

MAD. DORLIS, *à elle-même.*

Au fond du cœur , je me blâme ;  
 Ce que j'ai fait n'est pas bien.

( *À Corine.* ) Excuse , ma bonne amie ,  
 La froideur de mon accueil.

ST. GILLES.

Y songez-vous ?... l'étourdié

N'a déjà que trop d'orgueil.

ENSEMBLE.

Oui ( 4 fois ) vous gâtez son orgueil.

MAD. DORLIS.

Oui ( 4 fois ) pardonne à mon orgueil.

CORINE ET TOINETTE.

Oui ( 4 fois ) c'est montrer trop d'orgueil

MAD. DORLIS.

Tu ne m'en veux plus ?... n'est-ce pas , Corine ?...

CORINE, *d'un air contraint*

Madame....

TOINETTE, *s'approchant.*

Aidons ma pauvre sœur à sortir de là , car elle ne s'en tirerait jamais. — Que désire , madame ?... un schall , un ridicule , un voile ?

ST. GILLES.

Hé ! mais , cette petite a l'air bien vive !

CORINE, *d'un ton sévère.*

C'est ma sœur , monsieur.

ST. GILLES.

Ah !... ne vouliez-vous pas , madame , achete un cachemire ?

TOINETTE.

En voilà un qui est fort beau.

MAD. DORLIS.

De combien est-il ?

TOINETTE.

De soixante louis.

ST. GILLES.

Ah ! dieu , peut-on surfaire de la sorte !

MAD. DORLIS.

Sans regarder au prix , je le prendrais , en faveur de la rencontre , si je n'avais presque vidé ma bourse ce matin.... Avez-vous la vôtre , St. Gilles ?

ST. GILLES.

Vous savez bien , madame , que je ne porte jamais d'argent sur moi.

CORINE.

N'importe , madame... cela ne doit pas empêcher....

MAD. DORLIS.

Tu l'exiges ?... je me rends.... mais traite moi donc comme à l'ordinaire.... vois-tu, quand je suis entrée ici, j'étais distraite, préoccupée.... Dans le monde, on a mille soins, que nous ne connoissons pas à notre pension. — Je suis mariée depuis un an.... on m'a fait épouser M. Dorlis, homme de 55 ans, riche de 40,000 liv. de rente.... tout cela change bien les idées.

CORINTE, à part.

Et, surtout, les sentimens.

ST. GILLES.

Et que dira monsieur votre mari, quand il saura que vous vous êtes donné un nouveau cache-mire ?

MAD. DORLIS.

Il dira ce qu'il voudra. Vous ne vous êtes pas souvent aperçu, je pense, que ce qu'il doit dire m'inquiétât beaucoup ?

ST GILLES.

Ah ! pour ça, c'est une justice à vous rendre : quand vous voudrez, madame, je suis à vos ordres.

AIR : Dans nos bals c'est la méthode.

L'heure à partir nous invite ;

Sur un léger Phaëton,

A Boulogne, courons vite

Chercher les gens du bon ton.

La route est commode, et belle ;

Je veux, sans me presser trop.

Ce matin, à Bagatelle,

Vous mener au petit trot.

MAD. DORLIS.

Le beau plaisir !.... Votre bois de Boulogne m'excède....

ST. GILLES.

Ah ! madame, vous ne pensez pas ce que vous dites là, certainement.

MAD.



MAD. DORLIS.

Adieu , ma chère Corine : viens donc me voir un de ces matins , déjeuner avec moi.... tiens , je t'enverrai chercher demain par ma voiture.... nous passerons la journée ensemble , et je te remettrai le prix du cachemire. Nous causerons de nos anciens plaisirs :.... cela sera charmant.

AIR :

Ne crois pas que je montre  
 Un desir affecté.  
 Une telle rencontre  
 Me charme , en vérité.  
 Si le hasard prospère  
 Voulut nous réunir ,  
 J'en emporte , ma chère ,  
 Un bien doux souvenir.  
 Ça fait ( *bis* ) toujours plaisir.

( *Au moment où madame Dorlis et St. Gilles vont pour sortir , M. et madame Simon paraissent* ).

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, M. et MAD. SIMON.

ST. GILLES, à M. Simon.

C'est vous , monsieur?... comment vous appelle-t-on ?

SIMON.

Simon , monsieur.

ST. GILLES.

C'est vous , monsieur Simon , qui êtes le père de cette aimable personne ?

SIMON.

Oui , monsieur.

ST. GILLES.

Monsieur Simon , elle vous fera beaucoup d'honneur.

( *Il sort avec madame Dorlis* ).

## SCENE XI.

M. et MAD. SIMON, TOINETTE, CORINE.

SIMON.

Cet homme a l'air de se moquer de moi, dieu me pardonne.

MAD. SIMON.

Quelle est cette dame ?

CORINE.

Une de mes amies; une femme de grand ton, avec laquelle j'ai fait mes études, et à qui je viens de vendre un cachemire.

SIMON.

Combien l'a-t-elle acheté ?

CORINE.

Soixante louis.

SIMON.

Et elle l'a payé ?

CORINE.

Elle le payera demain.

SIMON.

Demain ! demain !... c'est fort bien ; mais c'est aujourd'hui qu'il faut que je paye, moi : mes billets sont échus, et toutes les courses que je viens de faire ont été infructueuses ; je n'ai pas reçu un denier ; je ne sais où donner de la tête.

MAD. SIMON.

Voilà bien du bruit pour peu de chose !... le mariage de Corine avec monsieur St. Firmin, arrangera tout cela.

SIMON.

Ou achevera de tout gâter.

TOINETTE.

Le voici.

SIMON.

Allons, madame Simon, rentrez avec vos filles...  
je m'en vais lui parler.

CORINE.

Mon père, il suffira d'un mot.

SCENE XII.

SIMON, ST. FIRMIN.

ST. FIRMIN.

Quoi ! seul, M. Simon ! la charmante Corine ?

SIMON.

Est là dedans avec sa mère et sa sœur, monsieur  
St. Firmin.

ST. FIRMIN.

Ah ! vous voyez un homme dans l'enchantement  
de ses graces, de ses talens !

SIMON.

Tout de bon ?

ST. FIRMIN.

C'est un véritable trésor que vous avez dans  
votre maison.

SIMON. *à part.*

Un trésor qui me ruine.

ST. FIRMIN.

Ne la confiez qu'à un homme capable de l'ap-  
précier.

SIMON.

C'est bien mon intention, et mon choix est fait.

ST. FIRMIN.

Je n'ose vous demander quel est l'heureux  
mortel....

SIMON.

Et, si, par hasard, c'étoit vous, monsieur St.  
Firmin ?

ST. FIRMIN.

Je crois vous entendre, et vous me ravissez !....

SIMON.

Eh bien ! à ce soir, si vous voulez, la signature du contrat, et à demain le mariage.

ST. FIRMIN.

De mieux en mieux !... Ah ça, je ne vous demande pas quels sont les avantages que vous voulez faire à votre fille.

SIMON.

Les avantages ?....

ST. FIRMIN.

Oui, la dot que vous comptez lui donner.

SIMON.

La dot ?

AIR :

C'est un trésor, m'avez-vous dit,

Que Corine, pour un ménage :

Je m'étonne, sans contredit,

De vous voir changer de langage.

Il vous faut de l'or !

Prenez mon trésor....

N'en demandez pas davantage.

ST. FIRMIN.

Abus ! quand on marie sa fille, il faut bien délier les cordons de la bourse.

SIMON.

Je les ai si bien déliés, qu'elle est presque vide.

ST. FIRMIN.

Quoi ! sérieusement, Corine n'a d'autre dot?..

SIMON.

Que sa figure, ses talents, sa harpe, son piano, et ses cahiers de musique et de dessin.

ST. FIRMIN.

C'est beaucoup, sans doute ; mais ce n'est pas assez pour moi.

SIMON.

Comment ?

ST. FIRMIN.

Oui ; je n'ai , de mon côté , que des espérances , et , comme nos biens réunis ne formeraient qu'un fonds assez peu solide , je me vois obligé de renoncer à une alliance , dont j'attendais mon bonheur.

SIMON.

Vous renoncez ?...

ST. FIRMIN.

C'est malgré moi ; mais il le faut.

SIMON.

Et , tout à l'heure encore , vous étiez émerveillé des grâces et des talens de Corine ! C'était un prodige , disiez-vous !....

ST. FIRMIN.

Ses grâces , ses talens , c'est fort bien. Mais si vous m'aviez fait l'honneur de me communiquer votre état de situation , quand vous m'avez consulté sur l'éducation de mademoiselle votre fille , je vous aurais conseillé de lui en donner une toute autre que celle qu'elle a reçue.

SIMON.

Monsieur ! monsieur ! je ne vous demande pas de conseils.

ST. FIRMIN.

Je veux pourtant encore vous en donner un..... C'est un gendre qu'il vous faut ; eh bien ! croyez-moi , retournez à M. Duvernois.

SIMON.

A M. Duvernois ?

ST. FIRMIN.

Sans doute.

## LE RETOUR

AIR : *Du vaudeville de l'Avare.*

Ce fabricant, je le répète,  
 Dans cette affaire vous revient :  
 Hâtez-vous d'en faire l'emplette ;  
 C'est le gendre qui vous convient.  
 Ainsi, que rien ne vous arrête ;  
 Le cher homme a, sans contredit,  
 Pour un marchand, assez d'esprit,  
 Pour un époux, assez de tête.

Pour moi, monsieur, je suis bien votre serviteur.

*SIMON, seul.*

Je suis confondu, ahanti....

## SCÈNE XIII.

M. et MAD. SIMON, CORINE.

*MAD. SIMON.*

Voyons un peu quelle a été l'issue de la conférence de ton père avec M. St. Firmin.

*CORINE.*

J'espère bien qu'elle n'a pas été douteuse.

*MAD. SIMON, à son mari.*

Eh bien ! M. Simon, notre jeune ami a été sans doute ravi de la proposition que...

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, SILHOUETTE.

*SILHOUETTE.*

Je suis exact au rendez-vous, M. Simon : cinquante cachets à 3 francs ; point d'embarras dans les calculs.

SIMON, *payant.*

Je ne dis pas que le calcul soit embarrassant ; mais c'est bien cher, pour lui avoir appris à dessiner de pareils magots.

(*Il montre un dessin attaché à la muraille.*)

MAD. SIMON.

Vous trouvez donc notre demoiselle bien habile, M. Silhouette ?

SILHOUETTE.

Assez, madame, pour donner des leçons au besoin.

SIMON.

Eh bien ! je vous prends au mot ; procurez-lui des écolières, et vous pouvez compter sur une remise honnête, indépendamment de ma reconnaissance et de celle de madame Simon.

CORINE.

L'ai-je bien entendu ?... moi, bientôt l'épouse d'un homme répandu dans les cercles les plus brillants....

SIMON.

Qui vous trouve trop de talents, et pas assez de fortune.

MAD. SIMON.

Qu'est-ce à dire ? il se pourrait !...

SIMON.

Il se peut, madame Simon : mais nous parlerons de cela tantôt : l'essentiel est, maintenant, que les talents de votre fille m'aident à regagner une partie de l'argent qu'ils m'ont coûté. M. Silhouette se charge de lui procurer des écolières, et.....

SILHOUETTE.

Permettez donc, M. Simon ; vous avez eu tort

de prendre à la lettre un compliment d'usage. Les dessins de mademoiselle n'ont pas mal figuré au salon du pensionnat, le jour de la distribution des prix. J'ajoute même qu'elle a montré des dispositions, et, peut-être, que si elle eût moins négligé mes leçons, pour celles de M. Roulade....

## SCENE X V.

LES PRÉCÉDENS, ROULADE, PIROUETTE.

ROULADE.

AIR : *Des prétendus.*

Je viens présenter mon mémoire ,  
Au maître de ce magasin.

PIROUETTE.

Je viens, etc.

TOUS DEUX.

Je viens présenter, etc.

SIMON, *en payant.*

Heureusement, il n'en viendra pas un quatrième.

PIROUETTE.

Vous pouvez vous flatter, monsieur, d'avoir bien placé votre argent.

ROULADE.

Quant à moi, j'ai fait de mademoiselle une virtuose capable d'éclipser nos plus belles voix de concert.

SIMON.

Faites-là chanter au vôtre, et donnez-lui un intérêt dans l'entreprise, je ne demande pas mieux, je vous assure....

CORINE.

Mon père !.....



ROULADE.

J'accepterais volontiers la proposition ; si mademoiselle eût donné plus de tems à l'étude de la musique ; mais M. Silhouette est là pour vous dire qu'elle avait toujours le crayon à la main.

SIMON, à *Silhouette*.

Ah ça ! mais il me semble que tout à l'heure ?...

SILHOUETTE.

Plaisante manière de vous justifier de votre négligence , ou de votre ignorance , M. Roulade !

ROULADE.

Je m'aperçois que vous avez pris les devans , M. Silhouette.

SILHOUETTE.

J'aurais dû attendre , n'est-ce pas ?

ROULADE.

Ce n'est pas la première fois , au surplus, que vous vous excusez à mes dépens.

PIROUETTE.

Ce n'est pas la première fois que vous avez voulu sortir d'embaras aux miens.

SIMON.

Messieurs.....

AIR : *Si Pauline*.

De , grâce pourquoi de la sorte  
Vous emportez-vous devant moi ?

ROULADE.

Et , mais parbleu que vous importe ?  
J'en suis bien le maître , je crois.

MAD. SIMON.

Vous prodiguer ainsi l'injure ,  
Sans égards pour nous , c'est affreux !

PIROUETTE.

Laissez-les faire ; je vous jure  
Qu'ils se connoissent bien tous deux.

ROULADE.

Que dites-vous donc là, M. le professeur de gavotte ?

PIROUETTE.

La vérité, puisque, d'après vos aveux, vous n'avez su tirer aucun parti des rares dispositions de mademoiselle ; on ne me fera pas ce reproche, à moi. Je l'ai mise en état de défier à la danse tout l'Opéra.

SIMON.

Je ne dis pas que la danse ne soit fort essentielle ; mais, dans la position fâcheuse où je me trouve, j'aimerais autant....

PIROUETTE.

AIR : *Du vaudeville du Jokey.*

Des pas les plus simples, vraiment,  
Corine se tire à merveille ;  
Pour danser, avec agrément,  
On ne trouve point sa pareille.  
Mais, quoique sa légèreté  
La rende, en cet art, fort habile,  
N'y comptez pas, en vérité,  
Pour sortir d'un pas difficile.

ROULADE.

Vous voyez donc bien, M. Pirouette !

CORINE.

AIR : *Si Dorilas.*

Vous me faites enfin connaître  
Combien peu je vous aurai dû ;  
Mais je puis réparer, peut-être,  
Le tems qu'avec vous j'ai perdu.  
La vérité parle, à cette heure,  
Où rien n'engage à me flatter ;  
Cette leçon est la meilleure,  
Et j'en saurai bien profiter.

SIMON.

Voulez-vous bien, messieurs?...

ROULADE.

Nous nous le tentons pour dit.

AIR : *Allez - vous - en , etc.*

Allons-nous-en , puisqu'on l'ordonne ,  
Tous trois , ailleurs , porter nos pas ;  
Et , sans nous plaindre de personne ,  
Allons faire encor des ingrats.

T O U S T R O I S .

Allons-nous-en *bis* .  
Allons-nous-en , puisqu'on l'ordonne ,  
Faire ailleurs de nouveaux ingrats.

( *Ils sortent.* )

S C E N E X V I .

M. et M A D. S I M O N , C O R I N E .

S I M O N .

Eh bien ! tu le vois , Corine ?

C O R I N E , à madame Simon.

Ah ! ma mère !

M A D. S I M O N .

Mais je ne reviens pas , moi , de l'impertinent  
refus du petit St. Firmin , qui devait s'estimer  
trop heureux de devenir notre gendre !

S I M O N .

Si , tantôt , vous n'eussiez pas rebuté mon ami  
Duvernois....

M A D. S I M O N .

Duvernois ?

S I M O N .

Ecoutez donc , madame Simon , dans le naufrage ,  
l'on s'accroche où l'on peut.

## SCÈNE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, DUVERNOIS, TOINETTE.

DUVERNOIS, *en entrant, à Toinette.*

C'est un parti pris, vous dis-je, et je veux m'expliquer là-dessus.

TOINETTE.

Je ne souffrirai jamais....

DUVERNOIS, *à Simon.*

Vous m'avez assez mal reçu tantôt, mon cher, et vous avez eu tort; vous m'avez dit que votre fille aînée ne me convenait pas, et vous avez eu raison; j'ai à présent une autre proposition à vous faire; si vous l'acceptez, je vous donne quittance de ce que vous me devez, et je rétablis vos affaires, qui, je le sais, sont en mauvais état. C'est la main de Toinette, en un mot, que je vous demande.

CORINE, *à part.*

De Toinette !....

MAD. SIMON.

L'offre est agréable, sans doute, et je vous remercie pour Toinette;... mais sa sœur vous était promise, et....

DUVERNOIS.

Vous me l'avez refusée....

SIMON.

Non pas précisément.

DUVERNOIS.

Mais à peu près : quoiqu'il en soit, je me suis arrangé là-dessus....

TOINETTE.

Quelle leçon !

AIR : *Du vaudeville de M. Guillaume.*

Si j'eusse été moi-même destinée  
 A vous donner le tendre nom d'époux,  
 Je m'y serais déterminée,  
 Et mon sort m'eut semblé bien doux.  
 Oui, d'être heureuse avec vous j'étais sûre;  
 Mais je ne veux pas d'un honneur  
 Qui cause, à ma mère, un murmure,  
 Un regret à ma sœur.

CORINE.

Je n'abuserai pas de ta générosité, ma chère Toinette; tu mérites mieux que moi d'être heureuse. Epouse le digne ami de mon père, celui qui a rendu justice à tes excellentes qualités; ton bonheur ne peut jamais nuire au mien.

DUVERNOIS.

Voilà qui me réconcilie avec elle.

SIMON.

Bien, ma chère Corine.

CORINE.

AIR : *Du Confiteor.*

Mon père, je quitte ce nom;  
 Il a causé mon infortune;  
 Et je veux aussi tout de bon,  
 D'une erreur, hélas! trop commune,  
 Bannir la mémoire importune.  
 Dès aujourd'hui (*bis*) vous allez voir  
 Louison retourner au comptoir.

DUVERNOIS.

Et quand vous y aurez oublié les belles choses que vous avez apprises, je me charge de vous trouver un mari, un bon fabricant, comme moi, qui vous rendra heureuse, comme je rendrai heureuse ma petite Toinette.

SIMON.

Ce sera une obligation de plus, que je vous aurai, mon ami.

## LE RETOUR

## VAUDEVILLE.

DUVERNOIS, à Corine.

*AIR : du vaudeville d'Arlequin muzard.*

Je vois avec plaisir, ma chère,  
 Que vous prenez le bon parti.  
 Sage qui rentre dans sa sphère ;  
 Heureux qui n'en est pas sorti !  
 Il est mainte fille, je gage,  
 Qui n'a négligé son devoir,  
 Que pour avoir, dès son jeune âge,  
 Voulu s'échapper du comptoir.

TOINETTE, à Duvernois.

Pour femme, vous m'avez choisie,  
 Je dois suivre en tout vos leçons ;  
 Mais songez que l'économie  
 Fait seule les bonnes maisons :  
 Et, vers le but le plus utile,  
 Dirigeant tout votre savoir,  
 N'allez jamais porter en ville  
 Ce qui doit rester au comptoir.

SIMON.

Un marchand qui prend femme belle,  
 Doit avoir, à tous les instans,  
 L'œil fixé tendrement sur elle,  
 Pour prévenir les accidens :  
 Près de la Dame, avec constance,  
 Qu'il demeure matin et soir,  
 Ou bien l'amour, en son absence,  
 Viendra s'établir au comptoir.

MAD. SIMON.

A marchande jeune et jolie,  
 Messieurs les chalands font la cour ;  
 On tient, au matin de la vie,  
 Un crédit ouvert à l'amour.  
 Mais, hélas ! le petit volage  
 Nous fait faillite vers le soir ;  
 Et d'une marchande sur l'âge,  
 Ne visite plus le comptoir.

CORINE, *au Public.*

Corine, enfin désabusée  
 Des prestiges d'un faux éclat,  
 A se corriger disposée,  
 Retourne à son premier état :  
 Que votre appui la favorise,  
 Messieurs, et chez nous, chaque soir,  
 Pour enrichir notre entreprise,  
 Venez prendre place au comptoir.

FIN.

---